

*Allons, vite en route,
nous avons déjà assez perdu de temps
dit une autre voix.*

PROLOGUE

- Un jour je partirai peut-être...
- Là, attendez. N'avez-vous pas annoncé un récit de voyage ?
- Précisément. Un authentique récit de voyage.
- Mais enfin, un récit de voyage ne s'écrit pas au futur ! Vous l'avez réellement accompli ce voyage ? Ou vous en avez l'intention ? Avouez que ce n'est pas du tout la même chose ! Je flaire une entourloupe.
- Pour être tout à fait honnête avec vous, ce périple je ne l'ai pas réalisé. Enfin, pas tout à fait. Pas encore. Juste des bouts. Qu'en partie. Physiquement je veux dire. En fait...
- Mais alors c'est de l'esbroufe ! Comment pouvez-vous prétendre décrire un voyage qui n'existe pas ?
- Si, il existe puisque je le raconte.
- Vous vous payez de mots.

- Bonne monnaie. Elle aura toujours cours.
- Ce n'est pas sérieux. Un authentique voyage, ce sont des préparatifs, des cartes, des frontières, des pays, des paysages, des kilomètres parcourus, des gens rencontrés, que sais-je, des péripéties, des anecdotes, des...
- Ne vous inquiétez pas. Vous aurez tous ces ingrédients dans mon récit. Ce voyage, c'est une recette maison. Je l'ai préparé au grand air depuis des années avec des tranches de vrai, je l'ai mijotée avec d'authentiques morceaux d'aventures et assaisonnée de bouts d'expéditions. Et aussi des restes de sentiers, des abats de raids, des reliefs de montagnes bien sûr, des conserves de traces à la sauce chemin. Mes escampettes et mes rencontres. Et d'autres condiments encore, la débrouille, le hasard, l'improvisation, la bonne fortune, des instantanés sonores, d'autres voix que la mienne. Des souvenirs ou des bribes de route que j'ajouterai si besoin au fur et à mesure de ma progression. Sans compter quelques secrets de fabrication.
- Mais alors, ce sera de la pure invention !
- On n'écrit pas tout ce que l'on vit. On ne vit pas tout ce que l'on raconte. Vous croyez donc que le voyage s'écrit comme un rapport de gendarmerie ? Même le diariste le plus scrupuleux, le bourlingueur le plus honnête, l'auteur le plus intègre ne colle pas à sa réalité. Il prend forcément du recul par rapport à ce qu'il vit. Le plus sincère des voyageurs ne saurait rendre compte de tous ses faits et gestes. Quelle lecture insipide cela ferait d'ailleurs ! Vous confondez comme beaucoup le voyage physique proprement dit et sa relation, le récit que l'on en tire. Vous oubliez la lente transmutation des faits en mots. L'évènement mûrira dans les replis de la mémoire pour finalement devenir longtemps après parole, récit, histoire... ou finir dans les vastes poches trouées de l'amnésie. Le soir venu le voyageur plante sa tente, la soupe chauffée sur le réchaud, les faits se décantent, il ôte enfin ses chaussettes, assis dans l'herbe il commence à mettre de l'ordre dans sa journée. Il sort son calepin ou son clavier, il trie, tamise ou ressasse, il met en forme.

- Il ne dit pas tout, il en oublie, il ne garde que les épisodes qui lui paraissent les plus intéressants, il conserve ses zones d'ombre, préserve ses pudeurs, ses doutes, enfin il n'écrit que ce qu'il est capable de décrire... Plus tard, des semaines, des années après, tel événement important du jour sera devenu une anecdote insignifiante. Au contraire, tel fait mineur sur l'instant apparaîtra avec le recul comme le moment-clé de son parcours. Le récit structure a posteriori son voyage et organise sa propre mémoire.
- Ce récit n'en est pas moins sincère...
 - Erreur classique. Vous commettez avec le récit de voyage la même confusion qu'avec la photographie. On prétend souvent que la photo est un médium qui ne ment pas car il donne à voir la réalité. Mais le photographe a lui aussi fait ses choix : le cadrage, ce qu'il choisit de montrer, ce qu'il décide de mettre en lumière ou de laisser dans le hors-champ qui est parfois plus intéressant que ce qu'il veut montrer, la mise en scène parfois, sujet, pose, exposition... Il n'y a rien de moins objectif qu'un objectif.
 - Mais la photo existe ! C'est un témoin subjectif, mais un témoin tout de même. Alors que votre voyage n'existe pas !
 - Vous croyez naïvement que tous les récits de voyage sont des récits de voyageurs ? Que Marco Polo a réellement vu jusqu'en Chine tout ce qu'il raconte ? Son *Livre des Merveilles* commence ainsi : « Pour que notre livre soit droit et véritable, sans nul mensonge, nous vous donnerons les choses vues comme vues et les entendues comme entendues. Ainsi tous ceux qui liront ou écouteront ce récit doivent le croire parce que ce sont toutes choses véritables. » En clair, laissez-vous faire, faites-moi confiance. Marco Polo que ses contemporains surnommaient « *il milione* », le vantard, car il n'aurait cessé de vanter les multiples richesses du grand Khan. Croyez-vous donc que Chateaubriand ait physiquement planté sa gaitoune dans la forêt américaine avant d'écrire « une nuit dans les déserts du Nouveau Monde » ? Qu'Hemingway, London, Monfreid, ont réellement vécu tout ce qu'ils racontent ? A beau mentir qui

vient de loin. Écoutez la voix du grand Will : « la vie est un récit raconté par un idiot... » Melville fait entendre un autre son de cloche : « Les lieux véritables ne se trouvent pas sur les cartes. » Sans parler d'auteurs géniaux qui ne se sont pas privés d'inventer les voyages les plus improbables pour notre plus grand bonheur : Dante et sa *Divine Comédie*, les *aventures du Baron de Munchausen*. Swift et les *Voyages de Gulliver*, Nils Holgersson avec les oies sauvages au-dessus de la Suède, Jules Verne et ses *Voyages extraordinaires*, *Sindbad le marin*, les *Mille et une nuits*, Ray Bradbury et ses *Chroniques martiennes*, tout ça, fables, chimères, racontars, tartarinades et compagnie...

– Vous êtes en train d'essayer de me prouver qu'un récit sincère de voyage, cela n'existe pas. Qu'il n'y aurait que des faussaires de l'aventure.

– Permettez. J'appelle à la rescousse quelques grands du voyage. Écoutez donc Malraux : « Ma plus belle aventure ? la phrase que j'en ai tirée parbleu ! »

Jean Cocteau : « Je suis le plus beau de mes voyages. »

Jack Kérouac : « Peut-être que rien n'est vrai, mais tout est réel. »

Nous y voici ! La formule du vagabond beatnik fournit sans doute la véritable clé des récits de voyage. Dès lors, le lecteur devra frayer tout seul son propre chemin. À lui de prendre la route sans trop s'attarder aux étapes incertaines de toutes les histoires : Authenticité ou Vérité, Exactitude ou Exagération, Véracité ou Vraisemblance, Imaginaire et Précision, Sincérité et Mensonge, Omission, Fiction, Invention... Paul Gauguin aussi : « Entre la Vérité et la Fable, je ne saurais rien démêler et je vous donne tout cela pour ce que cela vaut. » Pierre Sansot¹ ne dit pas autre chose : « Le récit du voyageur est en quelque sorte authentifié par une aventure réelle que l'écriture a le droit de sublimer. »

Ainsi conclut Jean-Paul Sartre : « L'aventure, ce n'est pas quand on la vit, c'est quand on la raconte. »

1. Pierre Sansot, *Chemins aux vents*, Payot & Rivages, 2000.

– Alors selon vous, la relation que l'on fait du voyage serait supérieure au voyage lui-même ?

– Il n'est pas question de supériorité. Les deux sont des activités humaines. D'un côté le vécu, de l'autre le fabriqué. D'un côté le voyage achevé qui bascule dans le temps révolu, de l'autre sa narration à construire dans un avenir plus ou moins lointain, la création de l'histoire, la palpitation du langage, les va-et-vient entre impression et expression, les allers-retours entre le moi d'hier et celui d'aujourd'hui, un cheminement plus ou moins long qui à lui seul vaut bien un voyage ! Cette navette entre le dedans et le dehors, Victor Segalen² l'évoque dans *Équipée* :

« Ces deux mondes, celui que l'on pense et celui que l'on heurte, ce qu'on rêve et ce que l'on fait, entre ce qu'on désire et ce que l'on obtient ; entre la cime conquise par une métaphore et l'altitude lourdement gagnée par les jambes ; entre le fleuve coulant dans les alexandrins longs et l'eau qui dévale vers la mer ; entre la danse ailée de l'idée et le rude piétinement de la route (...) l'écrivain s'en empare en voyageant dans le monde des mots (...) et son esprit balance entre deux mondes... » Plus loin, Segalen emploie encore une belle image : « Entre réel et imaginaire, j'avais à me prononcer comme entre le marteau et la cloche. J'avoue maintenant avoir surtout recueilli le son... »

Aussi le voyage proprement dit est-il une expérience intérieure, sensible, individuelle et immédiate, même si le voyageur n'était pas solitaire, même si pour la vivre il a parcouru des milliers de kilomètres. Le voyage est éprouvé physiquement. L'écriture, elle, est perçue intellectuellement.

Inscription, description.

Inscription du voyage dans le corps, la chair, les sens, les mémoires.

Description, traduction en mots de l'événement par l'écriture, le verbe, la parole.

2. Victor Segalen, *Équipée*, Plon, 1927.

Le récit, oral ou écrit, c'est une pratique sociale puisqu'elle s'adresse à autrui. Même s'il s'en défend, l'auteur n'écrit pas pour lui seul. Le voyage, c'est l'expérience de soi. L'écriture, la lecture, c'est l'expérience des autres. Moi j'aurai autant appris en voyageant dans le ventre des livres que sur la selle d'un vélo. Pourquoi faudrait-il donc choisir entre un voyage sans histoire et une histoire sans voyage ? On dit parfois que les histoires n'arrivent qu'à ceux qui peuvent les raconter. Tout bon voyage ne fournit pas nécessairement matière à écriture. Toute bonne lecture est déjà un voyage.

Avec le récit de voyage, c'est jour après jour que le parcours géographique va se muer en chemin de mots, le fait deviendra le dit, le vécu se fera récit, la chair se fera verbe pour parler comme un prédicateur. Mais vous le savez bien, la formule est depuis toujours réversible. l'Évangile de Jean (1,1-18) l'annonce : « le Verbe s'est fait chair ». La parole précède l'action. La parole incarne l'action. Les mots même à leur tour ont un pouvoir créatif, ils forcent les choses à advenir. La fameuse force performative du discours. Le mentir vrai. C'est ainsi que je finirai moi aussi par croire à ce que je raconte ! Je cherche dans le vrac des mots, je fouille dans la masse primordiale de la parole. J'exhume, je mets au jour, je tisse des liens, je crée des passerelles, j'ordonne, je fabrique. « Dire, c'est inventer » affirme aussi Samuel Beckett.

– Vous préférez la parole à l'action. Vous avez choisi le camp de l'écriture contre le réel.

– Nôôn ! Les deux se nourrissent mutuellement. Écrire l'histoire ne dispense pas de la vivre. L'écriture est-elle l'aboutissement du voyage ou le voyage le prolongement de l'écriture ? Écrivain-voyageur ou voyageur-écrivain ? Question oiseuse. Ce sont deux plans différents qui s'alimentent mutuellement. Moi je n'ai pas de vie de rechange, j'existe et me déplace avec un seul cortex dans mon unique boîte crânienne, elle-même supportée par un même corps mobile. S'il m'arrive d'oublier ma pompe à vélo ou ma brosse à dents, j'emporte toujours mon

cerveau en voyage. Il me suit partout et tandis que je pédale, il pédale lui aussi à sa façon, en tendant, qui sait, vers la résolution de mes contradictions. Et que je plonge en écriture pour poursuivre l'aventure ! Vivre dans « la vraie vie » ne doit pas empêcher la construction du récit. Toute parole est à la fois biographie, fiction et testament. Marcel Proust préférait, dit-on, rêver sa vie que la vivre. Définition de romantique. Mais je ne suis pas exactement un romantique. Disons que je suis un pragmatique qui rêve d'une vie romanesque. Ma vie se joue dans ce va-et-vient entre mes sens qui me poussent à l'action et ma cervelle qui exige sa ration quotidienne de réflexion. Les mots ont pour moi tout autant d'épaisseur que les faits. Écrire, c'est apprivoiser la réalité. Voyager, c'est donner à manger aux mots. En latin *iter*, le chemin, *littera*, la lettre. Étonnante analogie, n'est-ce pas ? Les Latins, les Pline, Lucrèce, Virgile et *alii* connaissaient donc la porosité entre parcours écrit et parcours vécu. Écoutez encore ceci. Blaise Cendrars, encore un prince parmi les écrivains-voyageurs, se confiait dans un entretien : « En général, on ment. On transcrit, on transpose, on abrège. De même que dans toute cette masse d'images et de souvenirs qui me viennent quand j'écris par associations d'idées, je suis obligé d'en prendre et d'en laisser, sinon je n'en finirais pas... » Sacré Cendrars, sacré poète, ah ouïche ! Un jour il raconte au journaliste Pierre Lazareff son entrée dans Harbin, ville du nord-est de la Chine, en Mandchourie. Décrit avec un luxe de détails la ville, ses marchés, ses habitants, les costumes des femmes. Lazareff, en bon professionnel, se renseigne et finit par découvrir que Cendrars n'a jamais mis les pieds à Harbin. Quelque temps plus tard, Lazareff croise à nouveau Cendrars. Lui assène qu'il a bluffé. Et Blaise Cendrars a cette réponse fabuleuse :

– Qu'est-ce que ça peut te foutre, puisque je t'y ai amené !

– Magnifique réponse en effet. Et c'est ainsi que vous comptez m'inciter à vous suivre ? Je crois que dans votre corporation des écrivains-voyageurs vous êtes tous plus ou moins des affabulateurs. Vous me rappelez ce portrait de La Bruyère,

Arrias, cet archétype du baratineur qui veut se faire passer pour un explorateur.

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord : il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original : je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade. »

En fait, j'hésitais entre faussaire et affabulateur. Je crois à présent que vous êtes un mythomane.

– Mythomane. Générateur de mythes. Beau métier. Moi, je le prends pour un compliment. Mais ce serait bien me surestimer. Je m'estimerais heureux d'être tout juste un raconteur d'histoires. Un rencontreur d'histoires.

– De boniments.

– Non, si je fréquente tant le réel, c'est pour affûter mon imaginaire et éprouver sur le monde le pouvoir des mots. Où donc est l'artifice ? Je raconte, je décris, j'illustre et voilà que je

donne à croire et à rêver. Le lecteur doit accepter de se laisser embarquer à bord de l'Aventure. Il se cramponne à la main courante, monte l'échelle de coupée. Il ne risque pas grand-chose ; pas besoin de tirer la sonnette d'alarme ni mettre une chaloupe à la mer. Il lui suffit de refermer le bouquin d'un claquement sec en affirmant « non, je ne me ferai pas avoir » et le voici aussitôt débarqué à terre. Le plus beau récit de voyage n'est à tout prendre qu'une suite de mots convenablement agencés les uns derrière les autres. Un voyage de mots. Une piste de paroles. Une tribulation géopoétique.

– En fait, ce que vous me proposez là, c'est de prendre à contrepied les traditionnels comptes rendus de voyage. Vous confectionnez un anti-récit de voyage.

– Non.

– Un récit d'anti-voyage.

– Non plus.

– Un anti-récit d'anti-voyage.

– Même pas.

– Un arrière-voyage ? Une dé-route ? Un trompe-l'œil ?

– L'œil devrait y trouver son content de paysages. L'oreille sa musique. N'oubliez pas que c'est encore le lecteur qui les fabrique à mesure.

– Qu'y trouverai-je donc si je me décide à vous suivre ?

– Venez. Il y aura des anecdotes. Des tranches de vie. Des moments de doute et des moments d'exaltation, temps faibles et temps forts, le lot du voyageur. De la réflexion. Quelques onces de philosophie portative. Émotions et rencontres. Sans doute de quoi aussi prêter à sourire. Deux-trois recettes. Poésie et conseils pratiques. Avec la belle énergie pour nous propulser vers l'avant à la découverte les uns des autres. J'y mettrai mes envies neuves, tout mon appétit à croquer à pleines dents dans la chair juteuse du monde.

– Et peut-on au moins connaître votre virtuelle destination, je vous prie ? La Paphlagonie australe ? La Béringie ? Le Monomotapa ?

– Taratata. Mon périple m'oblige à rester en France métropolitaine. Je vous expliquerai. Il y aura forcément quelques topographies imaginaires. Je m'octroie le droit de réaménager le pays selon mes besoins au gré de mes imaginations et au bon vouloir de mes souvenirs. Ne m'imaginez pas partant comme un papillon (un papillon ne monte pas à bicyclette). C'est que je me suis imposé une sacrée contrainte, voyez-vous. D'ailleurs, un voyage exempt de toute astreinte, cela n'existe pas. Vous imaginez un voyage en toute liberté comme une réclame de voyageur, libre de partir où vous voulez, quand vous voulez, avec qui vous voulez, le temps que vous voulez ? Il y aura toujours des impératifs de date, de budget, de moyens de transport, de frontières, de visas, de santé... Contrainte, unique bagage de toute activité humaine. Ainsi, mon voyage, puisque vous me faites la concession de le nommer ainsi, a lui aussi un cadre très strict. Ce voyage, c'est un pré-texte. Un voyage-rébus. Une contrainte ludique à la façon de l'Oulipo. Vous vous souvenez de ce jeu pour enfants où il faut relier des points numérotés ? À la fin, une figure apparaît. Ici, à la clé, ce seront des mots si j'arrive à mes fins. Le message ultime. La formule magique. La dernière pirouette. Ce que je vous propose, c'est un jeu de pistes. Une règle du jeu. Une piste du je à vous.

– Mmm, j'aime mieux ça. Si ça devient ludique, ça peut m'intéresser. Donnez-moi envie de vous suivre.

– Un jour je partirai... et je vous prendrai aux mots.

PREMIÈRE ÉTAPE, SÈTE-THUN

revenir avant de partir – difficultés du départ – voyage en train – la vitesse mauvaise conseillère – accélérateurs de tout poil – de l'intérêt de ralentir – bricoles et système D – la thune.

Tout voyage raisonnable devrait commencer par le retour. Ainsi, serait-on assuré d'être revenu sain et sauf à la maison et l'on pourrait dès lors vivre sans souci les plus excitantes, les plus dangereuses et les plus inutiles des aventures. Mais c'est encore un de ces scénarios de voyage-fiction aussi stérile que celui qui consisterait à commencer sa vie par la fin pour ensuite vivre à rebours, rajeunir de jour en jour et achever de mourir dans le sein maternel. D'ailleurs, mon périple semble lui aussi démarrer à contresens : depuis la semaine dernière, j'ai enfin fini par caler toutes les étapes de mon ex-futur tour en France. Un prologue, seize étapes et un contre-la-montre imposé. À vélo autant que possible car cet engin est avant tout un manifeste philosophique en même temps que l'arme absolue du voyageur. J'aurai l'occasion d'en reparler. C'est donc décidé, je partirai de Sète. Or, habituellement, lorsqu'on prévoit de partir d'un port, c'est que l'on s'apprête à lever l'ancre, mettre les voiles, larguer les amarres et filer vers le grand large. Moi je m'élançerai une fois de plus à contre-courant, je tournerai le dos au phare, mettrai le cap au nord et filerai par des chemins de vignes vers les horizons bleutés qui racontent déjà les Cévennes.